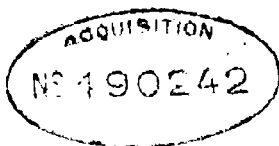
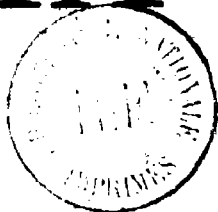


LES

# MA-ROTSÉ



*Etude géographique  
et ethnographique du Haut-Zambèze*

PAR

**EUGÈNE BÉGUIN**

*missionnaire.*

03  
20



LAUSANNE  
LIBRAIRIE BENDA  
(Th. Sack, succ.)

FONTAINES (Neuchâtel)  
ED. SACK  
(L. Bourquin, succ.)

1903

115  
p93/00 1059

# EN VENTE A LA LIBRAIRIE BENDA

(Th. Sack, succ.), rue Centrale, Lausanne.

---

|  |     |      |
|--|-----|------|
| <b>Livingstone.</b> — Explorations dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèze de 1840 à 1864 . . . . . | Fr. | 2 25 |
| — Explorations du Zambèze et de ses affluents  | »   | 10 — |
| <b>Serpa Pinto.</b> — Comment j'ai traversé l'Afrique. 2 vol. . . . .  | »   | 20 — |
| <b>Stanley.</b> — Dans les ténèbres de l'Afrique. 2 vol. . . . .   | »   | 30 — |
| — La terre de servitude. . . . .   | »   | 2 60 |

---

|  |   |      |
|--|---|------|
| <b>Riva Salima.</b> — Harems et musulmanes d'Egypte (Lettres) . . . . .    | » | 3 50 |
| <b>Roger Raoul Duval.</b> — Au Transvaal et dans le Sud-Africain . . . . . | » | 15 — |
| <b>Jules Poirier.</b> — Le Transvaal (1652-1899) . . . . .                 | » | 3 50 |
| <b>Castellani.</b> — Marchand l'Africain, illustré . . . . .               | » | 10 — |
| <b>Le Roux.</b> — Ménélik et nous, illustré . . . . .                      | » | 10 — |

---

|  |   |      |
|--|---|------|
| <b>Coillard, F., missionnaire.</b> — Sur le Haut-Zambèze. Voyages et travaux de missions. 1 fort vol. illustré . . . . .   | » | 8 —  |
| <b>Bertrand, Alf., explorateur.</b> — Au pays des Barotsi, haut Zambèze. 1 gr. vol. relié, tr. dorées, nomb. grav. . . . . | » | 15 — |
| <b>Christol, missionnaire.</b> — Au Sud de l'Afrique. 1 vol., avec dessins de l'auteur . . . . .                           | » | 3 50 |

---

|   |          |      |
|---|----------|------|
| <b>Atlas-manuel de géographie moderne, contenant 54 cartes en couleur, avec texte, reliure toile</b> . . . . .  | »        | 7 50 |
| <b>Lebert, H.</b> — Le golfe de Naples; ses volcans et les volcans en général . . . . .                         | »        | 2 50 |
| <b>Bolliger, colonel.</b> — Géographie militaire de la Suisse . . . . .   | »        | 2 50 |
| <b>Kaufmann et de la Harpe.</b> — Le lac Léman, la vallée du Rhône et Chamounix, avec plans et cartes . . . . . | »        | 1 80 |
|   | Relié: » | 2 25 |

A  
LA MÉMOIRE  
DE MON FRÈRE OLIVIER BÉGUIN  
MORT PASTEUR A CERNIER  
LE 27 SEPTEMBRE  
1893

*Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.*

## INTRODUCTION

Après un séjour de sept ans au pays des ma-Rotsé, dans l'Afrique centrale, sur le Haut-Zambèze, il nous a paru intéressant et utile d'écrire une étude de cette région et de ses habitants, soit au point de vue de son histoire, de ses mœurs et traditions qui vont disparaître, soit au point de vue de son développement actuel. Ce travail n'a pas encore été fait. Il a déjà paru, il est vrai, plusieurs ouvrages sur le Haut-Zambèze, mais aucun n'est une étude systématique de cette contrée, faite après un long séjour dans le pays. Toutes ces relations sont des *récits de voyages*; les plus anciens sont ceux de Livingstone, qui paraissent il y a déjà cinquante ans et qui viennent d'être réédités<sup>1</sup>. Ils sont extrêmement riches en observations de tout genre et sont une mine de renseignements sur le pays; mais en un demi-siècle, les choses changent, peut-être plus en Afrique qu'ailleurs, de sorte que beaucoup des observations faites

<sup>1</sup> *Missionary travels and researches in South Africa*, by D. Livingstone, with notes by F.-S. Arnot. — London, John Murray, 1899.

par le grand voyageur écossais ne sont plus vraies aujourd'hui. En 1878, le voyageur portugais Serpa Pinto, parti de la côte occidentale, atteignait le Zambèze et descendait son cours supérieur ; de retour en Europe, il a aussi publié une relation de son voyage <sup>1</sup> ; de même en 1895, M. Alfred Bertrand <sup>2</sup>, de Genève, et un officier anglais, M. Gibbons, visitaient ce pays et ont décrit ce qu'ils ont vu. Enfin, chacun connaît le beau livre de M. Coillard, *Sur le Haut-Zambèze* <sup>3</sup>, qui n'est pas simplement, comme pour les ouvrages précédents, le journal d'un voyageur, qui a traversé plus ou moins rapidement les pays qu'il décrit, puisque lors de la publication de ce livre, M. Coillard avait déjà passé dix ans chez les ma-Rotsé ; cependant, comme le sous-titre du livre lui-même l'indique, ce sont « des voyages et travaux de missions », et non pas une étude sur le pays et ses habitants.

— 303 —

<sup>1</sup> *Comment j'ai traversé l'Afrique, etc.* — Paris 1881.

<sup>2</sup> *Au pays des ba-Rotsé, Haut-Zambèze.* — Paris, Hachette, 1898.

<sup>3</sup> *Sur le Haut-Zambèze.* — Voyages et travaux de mission. — Paris, Berger-Levrault, 1898.

## PREMIÈRE PARTIE

### LE PAYS

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### Description du pays.

Le pays des ma-Rotsé<sup>1</sup> est une vaste région que traverse le Zambèze dans tout son cours supérieur, c'est-à-dire depuis près de ses sources jusqu'au-delà du Mosi-oa-thounya, les grandes cataractes de ce fleuve que Livingstone a appelées chutes Victoria ; ce sont les contrées comprises entre le 21° et le 25° de longitude E. de Paris, et entre le 13° et le 18° de latitude S., ce qui donne pour ce royaume une superficie d'environ 250,000 kilomètres carrés, soit à peu près la moitié de la France.

Il faut distinguer dans ce pays plusieurs régions bien différentes les unes des autres. Dans sa partie supérieure, le Zambèze traverse une vaste plaine d'environ 300 km. de long sur peut-être 50 km. dans sa plus grande largeur. Cette étendue s'appelle le

<sup>1</sup> *ma-Rotsé* est synonyme de *ba-Rotsi* ; c'est la première forme qui est employée par les Zambéziens, c'est pourquoi nous la préférons à la seconde.

*bo-Rotsé*, autrement dit le vrai pays des ma-Rotsé ; en effet, ce nom de ma-Rotsé ne désigne que la tribu maîtresse qui a assujéti le reste du pays. Cette plaine, qui se trouve à une altitude moyenne de 1000 mètres au-dessus de la mer, est bordée de tous côtés par une chaîne de collines boisées. C'est à cause de cela que Livingstone, et d'autres après lui, ont appelé la région « vallée des ma-Rotsé » ; mais cette appellation est impropre, car ces chaînes de collines sont très peu élevées, elles n'ont guère que quinze mètres au-dessus de la plaine qu'elles longent ; et du reste, ces deux chaînes sont si éloignées l'une de l'autre, que même si elles étaient plus hautes, ce terme de *vallée* ne se justifierait pas.

Cette partie du pays est traversée dans toute sa longueur par le Zambèze, qui la partage à peu près par le milieu. Les ma-Rotsé appellent ce fleuve *Liambaé*, terme qui signifie dans leur langue rivière ; c'est ce que veut dire aussi le nom *Zambèze* dans le langage des tribus qui se trouvent en aval des grandes chutes ; dans l'idiome introduit au pays des ma-Rotsé par les ma-Kololo, le se-souto, on dit *noka*, qui a la même signification. C'est le *fleuve* par excellence ; seuls les affluents, que les indigènes nomment les *bana* du fleuve, c'est-à-dire ses enfants, ont des noms spéciaux. Le Zambèze est un beau cours d'eau ; à travers la plaine du bo-Rotsé, il coule sans bruit sur un lit de sable ; ses eaux sont très limpides, généralement bleues, et rappellent celles du Léman. Elles sont quelquefois aussi unies qu'un miroir ; mais certains jours, quand le vent se lève et que l'orage gronde, elles deviennent furieuses et font penser aux lacs suisses



quand ils sont démontés ; les vagues sont alors très hautes, si bien qu'aucun batelier ne se risquerait à traverser le fleuve, et que tous ceux qui se trouvent en route se hâtent d'aborder.

D'autres fois encore, quand tout dort dans la nature et qu'aucun bruit ne se fait entendre dans la plaine, on peut contempler la lune qui se mire dans le fleuve et la Grande Ourse qui brille du côté du nord. Alors, oubliant la réalité, tournant le dos à la Croix du Sud, on se croirait dans quelque coin reculé de l'Europe ; mais tout à coup retentissent dans la nuit les sombres hennissements d'un hippopotame, ou les tambours du village voisin, ou encore le cri strident d'un oiseau nocturne qui traverse l'espace, lançant dans les airs son chant lugubre pareil à un cri humain ; et ainsi vous êtes rappelé à la réalité. Or tout cela vous dit que l'Europe est bien loin, que vous êtes en pleine Afrique.

En voyant la limpidité des eaux du Zambèze, on aimerait pouvoir s'y baigner ; il serait agréable, semble-t-il, de s'y ébattre, de traverser le fleuve à la nage, d'essayer de lutter contre le courant ; mais c'est un plaisir auquel il faut renoncer, car ces eaux sont perfides, elles cachent de nombreux crocodiles qui, à l'occasion, ne refusent pas un repas de chair humaine.

Le Zambèze a rarement plus de 600 m. de large et je doute qu'il ait nulle part plus d'un kilomètre. On peut dire qu'il n'a pas deux jours de suite le même niveau. En effet, à partir de la fin de la saison des pluies, soit au mois d'avril, il ne cesse de baisser ; à la fin de la saison sèche, au mois d'octobre, il s'y forme quantité de bancs de sable qui émergent de son lit et qui rendent parfois la navigation

très difficile; d'autre part, à partir du mois de novembre, alors que les pluies commencent à tomber de nouveau, les eaux montent, si bien qu'en février le fleuve sort de ses rives, se répand dans la plaine qu'il inonde complètement, de sorte qu'elle est transformée en un vaste lac où les villages, bâtis sur des monticules (des termitières en général), apparaissent comme des flots; mais, pour peu que l'inondation soit forte, beaucoup de ces villages sont submergés et les habitants obligés de les abandonner pour l'époque des hautes eaux, les mois de mars, avril et mai. Pendant ce temps, les gens s'en vont à la forêt, où ils se transportent bien facilement n'étant pas embarrassés par beaucoup de bagages. L'unique moyen de locomotion est alors les canots, dont la plaine est sillonnée.

Durant l'inondation, on pourrait dire que le fleuve a une largeur d'environ quarante kilomètres. Cependant, le lit du Zambèze est toujours bien marqué et ne se confond jamais avec la plaine, car celle-ci est couverte de hautes herbes qui croissent à mesure que les eaux montent; il y a aussi une quantité de plantes aquatiques, formant quelquefois d'épais fourrés; on voit entre autres des champs de nénuphars de différentes couleurs. A l'époque des hautes eaux, le courant du fleuve est beaucoup plus fort qu'à celle de l'étiage, ce qui fait que les indigènes l'évitent le plus possible; ils vont presque toujours à travers la plaine, coupant ainsi les méandres du fleuve qui sont très nombreux. Dans la plaine, grâce aux herbes, il n'y a pour ainsi dire pas de courant et les orages y sont peu redoutables, les vagues ne s'y faisant presque pas sentir. Mais, en présence de cette végétation, on ne se dou-

terait pas que le pays est inondé; on ne s'en rend compte qu'à la vue des bateaux qui circulent en tous sens.

La différence de niveau, entre le maximum de l'inondation et le minimum de la baisse des eaux, varie suivant les années, car la crue n'est pas régulièrement marquée; il arrive qu'elle soit presque insignifiante, mais parfois elle atteint de très grandes proportions et peut égaler huit ou dix mètres.

Cette plaine du bo-Rotsé est excessivement monotone. C'est à peine si le fleuve qui la traverse lui donne un peu de vie; dans toute la région il coule entre des rives sablonneuses, dénudées, sans nulle végétation, si ce n'est parfois une abondance de roseaux et de papyrus. La plaine elle-même est nue et fait presque l'impression d'un désert; les arbres y sont rares, il n'en apparaît que quelques bouquets par-ci par-là, qui sont pour la plupart des tombeaux d'anciens rois ma-Rotsé. La vue n'est donc pas très variée et n'a rien de pittoresque, rien qui rappelle tant soit peu nos pays de montagnes. Si on voulait comparer cette contrée à une partie de l'Europe, ce serait à la Prusse ou à la Russie qu'il faudrait penser; mais, entre la plaine zambézienne et une plaine européenne, il y aura toujours l'énorme différence que celle-ci est généralement bien cultivée, tandis que celle-là ne l'est presque pas. Il ne faut pas que ceux qui vivent au bo-Rotsé aient des dispositions à la mélancolie, car ils pourraient facilement en être atteints à voir ces vastes horizons dénudés qui s'étendent à perte de vue.

Le pays est assez bien peuplé; il nourrit de grands troupeaux de bétail et, chose curieuse, tandis que la peste bovine faisait en 1896 ses ravages dans la

plus grande partie du sud de l'Afrique, le bo-Rotsé était épargné. C'est là que se trouvent les centres les plus importants du pays avec tous les principaux chefs. Il y a deux capitales, *Léalouyi* et *Nalolo*. La première, un gros village d'environ trois mille habitants, est la résidence du roi Léouanika; Nalolo est la résidence de la sœur aînée du roi; comme lui, elle a le titre de *morèna*, ce qui signifie seigneur, roi ou reine, sans distinction de sexe. On l'appelle aussi quelquefois *mokouaé* (*princesse*); c'est un terme général qui s'applique à toutes les femmes de la famille royale; mais la *mokouaé* de Nalolo est la plus importante de toutes; elle seule règne de concert avec le roi et partage avec lui le titre de *morèna*; on lui rend les mêmes honneurs qu'à lui et elle a le même train de cour; comme lui, elle a son *khotla*, où elle siège entourée de ses conseillers et des chefs de la tribu; enfin, elle aussi reçoit des impôts des parties les plus reculées du royaume. Tous les deux ont de belles maisons rectangulaires, très grandes et hautes, qui dominent le pays.

Un troisième centre important du bo-Rotsé est *Libonta*, au nord, dont le chef est aussi une sœur du roi, *Katoka*; mais celle-ci n'a que le titre de *mokouaé*. La plaine est parsemée d'une quantité de villages plus ou moins grands; les plus importants sont *Maboumbou*, *Thapo*, *Séfoula*, *Itoufa*, *Sénanga*; mais ils rompent peu la monotonie du pays. Les huttes indigènes sont basses, couvertes en chaume de la même couleur que l'herbe des champs, entourées de palissades de roseaux qui cachent les habitations, dont on ne voit guère que le haut des toits. Quoique le bo-Rotsé soit la partie du royaume de Léouanika la mieux peuplée, la population n'y est

cependant pas très dense. Je ne crois pas qu'il y ait dans la plaine au-delà de 40,000 âmes, ce qui donne seulement quatre habitants par km<sup>2</sup>. Cette population est loin d'être composée uniquement de ma-Rotsé, qui y sont au contraire en minorité; la plus grande partie des habitants de la plaine sont des esclaves appartenant à des tribus soumises, amenés enfants au bo-Rotsé, ou dont les parents furent déportés dans le pays; il y en a de toutes les parties du royaume, dans lequel on peut compter une quinzaine de peuplades différentes, se distinguant les unes des autres par la langue et les coutumes, mais qui toutes reconnaissent la souveraineté des ma-Rotsé, dont elles ont une grande frayeur; c'est par la force que ceux-ci ont assujetti ces tribus.

La seconde grande division du royaume de Léouanika, que traverse le Zambèze, est une contrée boisée située à l'est et au sud du bo-Rotsé. La population y est fort clairsemée, mais le gibier très abondant. Dans cette partie, le fleuve a de nombreux affluents, dont quelques-uns sont assez importants. Il faut remarquer qu'ils viennent tous du nord-est et se jettent par conséquent dans le Zambèze à la rive gauche. Le cours du fleuve est accidenté; il coule à travers des forêts et des régions rocailleuses et est coupé par de nombreuses îles; il a beaucoup de rapides et des chutes importantes qui interrompent la navigation et nécessitent le transport des canots par terre. En descendant, c'est d'abord à *Ngonyé*, près du village de *Séoma*, où le Zambèze fait un saut d'environ dix mètres sur une largeur de peut-être deux cents mètres. Là, tout le fleuve est ramassé et se précipite en une masse dans un gouffre que les indigènes appellent la *pítsa*, la mar-

mite, à cause de sa forme et parce que l'eau y bouillonne comme dans une chaudière. Ces chutes sont très belles et seraient probablement plus connues, si elles n'étaient pas éclipsées par leurs illustres sœurs du Mosi-oa-thounya.

Ces chutes obligent, à Séoma, de transporter les canots en aval à une distance d'environ trois kilomètres. On dit qu'autrefois ce travail se faisait à dos d'hommes, opération assurément excellente pour les canots, qui souffrent toujours beaucoup d'être traînés sur les pierres, ainsi que cela s'est fait jusqu'à ces dernières années. Mais aujourd'hui, sur l'initiative du roi Léouanika, un grand progrès a été réalisé : on a construit une voie faite de traverses de bois qui rappellent celles des voies ferrées et sur lesquelles on traîne les canots beaucoup plus facilement que sur le sol et où, d'autre part, ils sont beaucoup moins endommagés.

A partir de Séoma, sur une distance d'environ deux cents kilomètres, le Zambèze traverse plusieurs rapides. Le fleuve est cependant toujours navigable ; à certaines époques de l'année, quand les eaux sont hautes, plusieurs de ces petites chutes ne sont pas visibles ; mais à la sécheresse, il en apparaît un plus grand nombre. Elles sont causées par des rochers qui se trouvent dans le lit du fleuve ; aussi la navigation n'est-elle pas sans danger dans ces endroits. Quoiqu'il y ait, au temps de la sécheresse, beaucoup plus de rapides qu'à celui de l'inondation, les indigènes préfèrent pourtant cette époque-là pour voyager, car le courant est alors beaucoup moins fort et, comme les eaux sont basses, les rameurs peuvent facilement sortir du bateau pour le tenir et le diriger, de sorte que les accidents sont

moins fréquents qu'à l'époque des hautes eaux, où il n'est pas possible d'évacuer le canot, qui est quelquefois emporté par le courant.

Dans toute cette région, sauf toutefois aux rapides mêmes, les rives du fleuve sont généralement resserrées entre les deux chaînes de collines boisées qui bordent le bo-Rotsé; ici, elles se sont rapprochées et forment une vallée, où il n'y a guère place que pour le cours d'eau. Excepté dans les parages des rapides, le sol est toujours sablonneux et il semble que les rochers qui occasionnent ces chutes ne se trouvent que dans le lit du Zambèze; on n'en rencontre pas sur la route des chariots, qui passe à l'intérieur du pays et traverse de grandes étendues de sable profond.

Environ cent kilomètres en aval de Séoma, le fleuve fait de nouveau une chute qui nécessite le transport des canots, mais elle est beaucoup moins importante que celle de Séoma; c'est *Ngamboé*, où la rivière a une largeur d'au moins quatre cents mètres, mais le saut n'en a pas plus de trois et on ne traîne les pirogues que sur une distance de deux cents mètres. Comme à Séoma, il y a ici un village dont les habitants doivent transborder les bateaux; grâce à cette corvée, ils sont exemptés des autres travaux imposés par le roi. Ce travail important les oblige à être toujours là, et depuis quelques années ce n'est pas une sinécure, car le trafic est assez considérable sur le Zambèze. C'est en effet une voie beaucoup plus rapide que celle de terre, où il n'existe pas d'autre moyen de locomotion que les wagons africains aux bucoliques attelages, à la lenteur remarquable et avec lesquels il faut s'estimer heureux quand on a réussi à franchir dix kilomé-

tres en un jour ! La voie du fleuve est aussi la plus économique et les accidents y sont en somme rares, surtout si les voyages se font à l'étiage avec des bateliers soigneux. Les gens de Séoma et de Ngamboé doivent transporter les canots des chefs ma-Rotsé gratuitement ; c'est une redevance ; quant aux étrangers, ils paient pour chaque pirogue une certaine somme, fixée par le roi, — auquel elle revient, — mais qui en abandonne une partie aux gens des chutes.

Depuis Ngamboé, pendant environ cinquante kilomètres, on traverse une suite presque ininterrompue de rapides. C'est une région très pittoresque ; le fleuve est constamment divisé en plusieurs bras par de jolies îles couvertes d'une splendide végétation ; on y voit de beaux palmiers, de magnifiques fougères et une luxuriante verdure propre à reposer la vue. Après chaque rapide, le fleuve, excessivement bruyant et bouillonnant, devient calme et fait penser à un cheval fougueux qui, après une course folle, va tranquillement au pas. C'est la bienfaisante accalmie qui suit la tempête.

En aval de ces rapides, les deux chaînes de collines s'éloignent et forment une plaine qui rappelle le bo-Rotsé, dont elle a tous les caractères. Mais elle est moins grande ; elle n'a guère que soixantedix kilomètres de long et une vingtaine seulement de large. Comme dans la plaine supérieure, on y rencontre une assez forte population, avec un grand centre, *Séshéké*, capitale de cette province. Il y a là deux villages, très rapprochés l'un de l'autre, ayant chacun leur nom, mais qu'on désigne généralement sous l'appellation commune de *Séshéké* vu que, d'aussi loin qu'on connaisse l'histoire de ce pays,



ce nom a été celui de cet endroit; il signifie « banc de sable », et indique ce qu'est cette région. Un de ces villages appartient à *Litia*, fils aîné du roi Léouanika, héritier présomptif du trône sé-rotsé; l'autre est à sa cousine *Akananguisoa*, fille de la reine de Nalolo.

A cinquante kilomètres de Séshéké, les collines se rapprochent et occasionnent une nouvelle série de rapides; ce sont ceux de *Ngalata*, qui sont aussi appelés *Mambova*, à cause d'un village de ce nom qui se trouvait près de là; mais tôt après l'horizon s'élargit encore, sans former toutefois une grande plaine, et le cours du fleuve n'a rien d'accidenté. A peine vingt kilomètres après Ngalata, le Zambèze reçoit son principal affluent, le *Linyanti*, vis-à-vis du village de *Kazoungoula*, où se trouve aussi l'île de *Mpalira*. Le *Linyanti* est un des seuls affluents du Zambèze qui se jettent à la rive droite; c'est une grosse rivière d'un long cours, qui dans sa plus grande partie coule parallèlement au Zambèze. Il a plusieurs noms différents, suivant les régions qu'il traverse; dans la première partie, c'est le *Kouandou*, puis le *Tchobé*, enfin le *Linyanti*.

Quelques kilomètres seulement plus bas, le Zambèze traverse une région rocailleuse et n'est plus navigable jusque près du Mosi-ou-thounya. La région que le fleuve parcourt alors est un pays conquis, le *bo-Toka* qui, il y a un demi-siècle, était une contrée très peuplée et bien cultivée. Actuellement, c'est quasi un désert; plusieurs calamités se sont abattues sur la région: les ma-Tébélé l'ont ravagée à plusieurs reprises; puis, à leur tour, les ma-Rotsé; enfin, la famine a presque anéanti le peu d'habitants qui y restaient. Quand on lit les re-

lations de Livingstone sur le bo-Toka, combien il avait trouvé ce pays florissant, avec de nombreux habitants possesseurs d'innombrables troupeaux de bœufs ou de chèvres, et qu'on voit ce qu'il est aujourd'hui, le contraste est si grand qu'on se demande comment un tel changement a pu se produire en cinquante ans seulement.

C'est dans cette contrée que se trouvent les grandes cataractes de *Mosi-oa-thounya*; de très loin déjà on en entend le bruit assourdissant, et à une distance d'au moins dix kilomètres on aperçoit le nuage de vapeur d'eau qui les domine toujours et qui leur a valu leur nom indigène: *Mosi-oa-thounya, la fumée qui tonne*. Il a plu à Livingstone, le premier Européen qui ait décrit ces chutes, de leur donner le nom de la reine Victoria; il est bien probable que ce terme prévaudra, puisque tout le monde les dénomme ainsi et ils sont peu nombreux ceux qui en savent le nom indigène. On peut cependant le regretter, car tant est d'endroits, dans les colonies anglaises ou ailleurs, qu'on a honorés du nom de Victoria, que cela est fastidieux et peu original; quant au terme indigène, il a au moins le mérite de l'originalité et dit quelque chose à ceux qui en connaissent la signification.

Le *Mosi-oa-thounya* offre un spectacle unique au monde, qu'on contemple avec saisissement et qu'on aimerait ne pas quitter. Le fleuve, se divisant en plusieurs bras, se répand sur une étendue de près de un kilomètre, puis plonge dans un gouffre profond de cent cinquante mètres. Il n'y a pas seulement une chute, mais quatre groupes bien distincts, formant chacun une quantité innombrable de cascades, qui toutes se précipitent dans l'abîme, se ré-

pendant en fine poussière, occasionnant des arcs-en-ciel et des jeux de lumière d'une infinie variété, que l'œil ne se lasse pas d'admirer.

Aucune photographie ne peut rendre la beauté de ce paysage ; il n'est du reste pas possible de bien photographier le Mosi-oa-thounya, parce qu'il y pleut toujours, c'est-à-dire que le nuage de vapeur d'eau produit par les chutes, et qui les domine constamment, retombe sans cesse en une pluie fine et abondante à plusieurs mètres de distance. Aussi est-on obligé, pour visiter ces cataractes, de se munir d'imperméables, de crainte d'être trempés jusqu'aux os. Cette humidité perpétuelle, jointe à la chaleur des tropiques, fait que le cadre du Mosi-oa-thounya est d'une beauté remarquable. La verdure ne s'y flétrit jamais, les plantes ne cessent de croître et de s'y renouveler, les feuillages aux teintes les plus variées sont d'une richesse merveilleuse ; enfin, le vacarmé assourdissant qui ne cesse d'accompagner la chute de l'eau rend le tableau plus grandiose encore.

Une autre grande division du royaume des ma-Rotsé est le *bo-Shikoloumboé*, à l'est de la plaine du bo-Rotsé, au nord de celle de Sésheké. C'est un pays de forêts, d'où viennent plusieurs des affluents du Zambèze, entre autres le *Kafoué*. Il n'y a pas là de grands chefs, mais de nombreux petits clans, souvent en guerre les uns avec les autres, ce qui explique que les ma-Rotsé aient pu les assujettir facilement. Ils y ont souvent fait des razzias d'esclaves et de bétail, et maintenant les ba-Shikoloumboé apportent chaque année des tributs à Léouanika et à sa sœur de Nalolo.

Il en est de même pour plusieurs peuplades qui

avoisinent le bo-Rotsé; au nord ce sont les ma-Lounda et les ba-Loubalé; au nord-est les ma-Nkoia; au sud-est les ma-Soubiia; au nord-ouest, dans le pays arrosé par le Kouando (Linyanti), région que les ma-Rotsé appellent Mashi, ce sont les a-Mpoukoushou. Une des plus importantes de ces tribus soumises est celle des *ma-Mbounda*, répandus dans le bo-Rotsé, mais qui habitent surtout le nord de la plaine; c'est une tribu de forgerons. Toutes ces peuplades apportent des tributs aux ma-Rotsé; ceux-ci les désignent sous un nom général, les *Mangété*, ce qui correspond tout à fait au terme de *Barbares*, vrai sens dans lequel les Romains employaient ce mot.

Les redevances varient suivant les régions: chacune a sa spécialité; ce sont des pioches, des haches, des lances, des peaux d'animaux sauvages, des défenses d'éléphant; ou du sel, du fer, du miel; ou des canots, des plats, des rames, des nattes, de la vannerie; ou encore des colliers faits d'œufs d'autruche, dont la coquille est taillée en petits ronds de la grosseur d'une pièce d'un centime; enfin certains indigènes donnent les produits de leurs cultures.

Tous ces tributs sont amenés aux capitales et déposés au *Kholla*, en présence des chefs; mais c'est le roi, — à Nalolo, la reine, — qui en dispose selon son bon plaisir. C'est à lui que les impôts reviennent; il est tenu par contre d'en distribuer une partie aux chefs et à ses serviteurs immédiats; ce sera aussi un moyen d'honorer tel individu qui s'est distingué au service du roi. Le souverain s'attribue naturellement la part du lion.

Jusqu'à ces dernières années, on apportait ces

redevances de bien au-delà le Mosi-oa-thounya, du côté de la rivière Kafoué, qui marquait la frontière orientale du royaume de Léouanika. Aujourd'hui, depuis 1898, toute la partie qui s'étend de Kazoungoula à la Kafoué, c'est-à-dire le bo-Toka, a été abandonnée à la juridiction de la Compagnie à Charte du sud de l'Afrique, qui y entretient plusieurs postes de police. Il y a bien encore dans cette région quelques chefs ma-Rotsé, dépendants de Léouanika, mais leur pouvoir va diminuant et n'existera bientôt plus.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

### Climat. — Maladies. — Saisons.

L'Afrique est connue pour son insalubrité; on sait que, même sur les hauts plateaux du centre de ce continent, la fièvre paludéenne règne à l'état endémique. Quand Livingstone entreprenait ses voyages au Zambèze, son but était de rechercher un champ de mission; après avoir parcouru les pays qui forment aujourd'hui le royaume des ma-Rotsé, il arriva à la conclusion qu'il n'y avait pas d'endroit suffisamment sain pour l'établissement d'Européens. Cependant la Société des missions de Londres, à laquelle Livingstone se rattachait, entreprit une œuvre dans la vallée du Linyanti; mais le sort de cette mission a été si malheureux, qu'elle a pu contribuer à faire au climat du Zambèze une réputation épouvantable. Or, ce qui est arrivé à cette entreprise missionnaire reste un mystère. Cette expédition, assez nombreuse, périt presque entièrement peu de temps après son arrivée au Linyanti; le restant dut reprendre le chemin du sud de l'Afrique dans des conditions de santé excessivement mi-

sérables. Quelles ont été les causes de ce désastre ? On a voulu le mettre sur le compte de la fièvre, mais je suis bien plutôt porté à croire ce que les survivants ont raconté et qui est confirmé par les indigènes, qu'ils ont été empoisonnés ; la fièvre ne suffit pas pour expliquer les malheurs qui ont fondu sur cette expédition, dont la plupart des membres sont morts pendant un séjour extrêmement court au Linyanti, après être tombés malades tous ensemble.

La fièvre règne dans tout le bassin du Zambèze, toutefois les cas de mort foudroyante sont rares ; ses effets sont incontestablement pernicieux, mais ne s'affirment ordinairement qu'à la longue. Il est très important que les Européens qui vont au Zambèze, surtout s'ils se proposent d'y demeurer, aient non seulement d'une manière générale une bonne santé, mais aussi tous les organes en bon état, sans aucune prédisposition morbide ; on a remarqué que sous l'influence de la fièvre, les maladies dont les organes sont atteints se développent et peuvent prendre une forme aiguë déterminant souvent la mort. Ainsi un individu qui a la poitrine faible, toussera toujours beaucoup avec la fièvre ; ceux qui ont les reins malades verront leur mal s'aggraver et seront obligés de quitter le pays pour éviter une issue fatale.

Quant à l'influence de la fièvre sur ceux qui ont séjourné plusieurs années au Zambèze, on a constaté qu'elle amène communément une hypertrophie du foie et de la rate ; celle-ci surtout atteint des dimensions énormes et devient excessivement douloureuse. Un autre effet de la fièvre, c'est l'anémie ; tous les Européens qui ont vécu quelques années

au Zambèze en sont plus ou moins atteints; enfin, une conséquence fréquente de la chaleur presque continuelle de ce pays, c'est de créer un état d'énervement et de fatigue très pénible. La fièvre provoque facilement des accès d'hématurie, quelquefois extrêmement graves. Nous avons connu des cas où la mort est survenue quelques heures après le commencement de l'accès; d'autres fois, les malades se sont remis sans être obligés de quitter le pays et sans que de nouvelles rechutes se soient produites. Cependant, c'est certainement là une des formes malignes de la fièvre du Zambèze.

Un curieux effet de la malaria, qui s'est produit quelques fois au pays des ma-Rotsé, est de plonger le malade dans un sommeil léthargique pendant un temps prolongé qui peut durer jusqu'à dix ou même quinze heures; le réveil est souvent suivi de sérieux dérangements cérébraux. Les malades sont fort agités et il est nécessaire que plusieurs personnes les tiennent pour les empêcher de se faire du mal ou d'en faire à d'autres. Cet état-là est aussi une forme très grave de la fièvre; mais, chose remarquable, même alors que le patient est si agité, — c'est à peine si quatre hommes peuvent l'obliger à être tranquille — il n'a pas une température élevée et sa peau est plutôt fraîche au toucher. Cette aliénation mentale se continue parfois plusieurs jours après lesquels, généralement, le malade redevient petit à petit lui-même et se guérit complètement; malheureusement, il arrive aussi que cette singulière et triste maladie se termine par la mort.

Du reste, les effets de la fièvre varient beaucoup suivant les individus; tandis que les uns ne peuvent pas dormir du tout tant que l'accès dure, d'au-



tres, au contraire, dorment alors plus profondément qu'à leur état naturel. Les uns n'ont jamais la fièvre sans avoir aussi mal à la tête, ce que d'autres n'éprouvent pas.

Y a-t-il des maladies spéciales au Zambèze ? Comme la malaria y est à l'état endémique, on l'accuse volontiers de toutes les indispositions dont on peut être atteint. Que l'on se plaigne d'une névralgie ou d'une migraine, de la grippe, ou de quelque autre malaise indéterminé, on le mettra toujours sur le compte de la fièvre. Il n'est nullement exact de dire, comme Livingstone l'a fait, que la fièvre soit à peu près la seule maladie connue dans ces contrées ; pendant le séjour de sept années que j'ai fait dans ce pays, j'ai pu constater que les gens y sont atteints de la plupart des mêmes maux que ceux dont on souffre en Europe. Le grand voyageur écossais prétend qu'il n'a vu au Zambèze ni phtisie, ni scrofule, ni rougeole, ni petite vérole, ni épilepsie, ni cancer. Ces observations, comme beaucoup d'autres faites par lui, se ressentent du peu de temps qu'il a passé dans ces régions, car nous avons au contraire constaté l'existence de toutes ces maladies qu'il n'a pas vues, sauf le cancer, qui semble bien ne pas exister ; ceci nous a été facile, soit à cause des nombreux malades qui chaque jour viennent dans nos stations missionnaires pour y demander des médecines, soit dans nos visites aux indigènes.

Les maladies cutanées sont naturellement les plus répandues, vu la malpropreté dans laquelle vivent la généralité des Zambéziens ; en hiver, ils peuvent passer des semaines sans se laver, aussi la gale est-elle extrêmement répandue. Ils souffrent